



LIGNES EN LIGNE

Projet d'écriture collaboratif

L'écriture est un luxe...
L'écriture est un bonheur...
L'écriture est une liberté.

André Comte-Sponville, *La correspondance in. Impromptus* (1996)

35 ans plus tard...

Histoire écrite par Sophie M., Any, Marguerite, Frédérique et Sophie L.

C'était une nuit sombre et orageuse ; la pluie tombait à torrents -sauf par intervalles occasionnels, lorsqu'elle était rabattue par un violent coup de vent qui balayait les rues, crépitant le long des toits. Paul Clifford, Edward Bulwer-Lytton

Il fallait voir alors les gouttières crevées déborder en flots désordonnés, longs jets puissants puis gouttelettes perdues roulant comme des larmes le long du zinc aux tâches blanches. Et bien comprendre comment les toitures étanches permettaient à la pluie de débarouler si fort, si vite, pour ensuite choisir, d'un œil expert les morceaux de trottoirs où poser le pied pour ne pas subir plus de douche glacée que nécessaire. Là encore, entre rigoles devenues rus et flaques en mode étang, on tendait à tendre la jambe pour enjamber donc, et même tenter le petit saut qui sauve, pour mieux se retrouver les talons tombés dans un creux plein d'eau, permettant au liquide de venir par capillarité irriguer tout le mollet. Bras en balancier, histoire d'avancer en équilibre de point de chute en point de saut, slalomant, zigzagant, oscillant parfois sur un pied, pour ne pas perdre de vue l'objectif, la silhouette trapue et alourdie se faisait danseuse de corde sur le trottoir luisant. Le manteau volait, pan à droite, pan à gauche, selon le tourbillon de la rafale qui s'immisçait sous la doublure pour mieux le soulever. Elle avançait cependant, éclairée parfois d'un lampadaire rouillé brûlant encore, et forçant le rideau de pluie. Rien n'ébranlait cette avancée, ni les éclairs de plus en plus lointains, ni la pluie drue qui continuait, immuable, constante. Comme définitive. La silhouette avançait, constante, entre les maisons basses de briques ocres. Parfois un linteau de pierre arborait une date. Parfois des volets colorés offraient à la rue un air plus riant le temps d'un éclair. Le plus souvent, elles étaient toutes semblables. Soudain, au détour d'un virage, la silhouette sortit un papier de la poche, s'éclaira de son portable pour vérifier, puis examina la façade devant laquelle elle s'était arrêtée. Le tout sembla lui convenir, car elle s'installa, adossée contre le chambranle en brique de la porte proche. Son portable en main, la lumière bleue éclaira un visage masculin aux traits taillés à la serpe, sous une chevelure sans doute brune, écrasée par l'eau qui en dégoulinait encore. Sous le col relevé, pour protéger des événements, on devinait que l'eau coulait aussi le long du cou, et peut-être le long de l'échine. Un mouchoir en papier vint tenter de limiter les dégâts ; visage, cou, mains. Mais les cheveux gouttant venaient gâcher tout l'effet. Le geste, pourtant répété, était inutile. Au-dessus de lui, à travers la grille qui fermait l'accès, les horaires étaient indiqués par des petites pendules cartonnées. Tout en haut, sur le fronton, Boucherie Charcuterie s'étalait en lettres soignées blanches. Ploya-t-il sous le poids de la pluie ? Ou savait-il qu'il devrait encore attendre ? L'homme au manteau long, mouillé, les cheveux noirs de la nuit humide, se laissa glisser et s'installa, sans façon, sur la marche d'entrée du magasin où il s'était arrêté.

Lorsqu'enfin, il vit un ray de lumière filtrer sous une porte à l'intérieur de la boutique, il sut qu'il serait bientôt au sec et poussa un soupir de soulagement. La jeune femme qui ouvrit la porte se présenta : Véronique Mouton. Elle eut un petit rire, nom prédestiné n'est-ce pas ? Mais, entrez vite, vous êtes trempé, j'espère que vous n'aurez pas pris froid. La pièce dans laquelle Xavier, son mari, les attendait était chaleureuse. La lumière après la nuit, la chaleur après sa longue attente dans le froid, il se sentit à la fois heureux et au bord du malaise. Sur une table basse trônait une cafetière dégageant un arôme agréable aux narines, une assiette remplie de petits gâteaux, trois tasses qui n'attendaient qu'à être remplies. Alain Doinot se détendit, en confiance. Avant d'aborder le sujet qui les intéressait, ils bavardèrent à bâton rompu. Sans même en avoir conscience, l'œil exercé d'Alain avait noté quelques détails. Xavier était grand, pas athlétique, mais bien charpenté. Quant à Véronique, sans être jolie, elle avait un visage avenant. Les bouclettes qui s'échappaient de son chignon, ombrant sa nuque, lui rappelait un tableau de Greuze, la jeune fille vue de dos. Au cours de la conversation, ils furent amusés du parallélisme de leurs trajets. Les Mouton, s'étaient connus sur les bords de la fac, comme les Doinot.

Dans une vie antérieure, ils avaient travaillé quelques années dans le service informatique d'une grande entreprise de la région. Puis, Véronique avait pris un congé maternité à la naissance de leur troisième enfant. Xavier avait été licencié lorsque sa société avait décidé de délocaliser ses activités en Roumanie. Pendant ses vacances d'étudiant, il avait travaillé chez son père. Celui-ci vieillissant, connaissant son sérieux, lui avait alors proposé de reprendre le commerce. Il avait insisté, arguant du fait qu'il se sentait très tenté par des parties de pétanque avec les copains !!! Au lycée international de Los Angeles, Alain Doinot avait enseigné la physique-chimie, Sarah, sa femme, le français et le latin. C'est en partie le mal du pays, qui les avait amenés à prendre le chemin du retour, mais aussi, le désir de voir leurs enfants s'épanouir au sein de la "tribu" familiale. Enseignante dans l'âme, après avoir donné quelques cours du soir à des enfants en difficulté, Sarah avait rapidement trouvé un poste d'enseignante. Leurs enfants n'avaient eu aucune difficulté à s'intégrer à une situation nouvelle qui, pour eux, frisait l'exotisme. Pour lui, changement de pays, changement d'état. Il avait toujours été intéressé par la géopolitique, aimé la littérature, les arts dont la photo. Il s'était proposé comme "journaliste-reporter" dans un magazine local et avait été accepté. C'est la découverte du photographe Charles Freger, qui lui avait inspiré l'idée de photographier avant qu'ils ne disparaissent, tous les petits commerces menacés par les Super, Hyper et autres monstres de la grande distribution. A l'instar des Wilder Mann, si l'on n'y prenait garde, leur image risquait d'entrer dans les annales photographiques sous le titre "contes, mythes et légendes". Le rédac-chef ayant avalisé sa proposition, il entamait le tour des magasins, souhaitant leur adhésion et leur soutien pour un projet qui, il l'espérait, ne pourrait être que gagnant-gagnant.



Pour Alain, la semaine fut riche en émotions et en découvertes. Au bout de trois jours d'interviews et de prises de vues, il se trouvait déjà plus que satisfait. Les Mouton étaient des gens aimables, serviables, qui avaient tout de suite compris les enjeux de ce reportage, et s'étaient proposé de le mettre en relation avec des amis commerçants et producteurs. Il s'apprêtait déjà à prendre contact avec un boulanger agriculteur qui cultivait ses céréales avant de les transformer. Il avait l'impression de boire à une source oubliée, ce qui stimulait sa créativité et son envie d'en savoir davantage sur ces gens et sur leur métier. Il logeait dans l'unique hôtel du bourg et, tôt levé, se rendait à la boucherie pour suivre Xavier. Ce dernier, très attentif à l'origine de sa viande, ne traitait qu'avec des éleveurs locaux, soucieux de la santé et du bien-être de leurs

animaux. Alain avait suivi l'arrivée de l'abattoir, le stockage de la viande, la découpe, la vente à l'étal. Il était ravi, à la fois de ses clichés réalistes et familiers et de ce qu'ils racontaient d'une relation commerciale à dimension humaine. Il commençait à se plaire vraiment avec ceux dont il avait envie de faire de nouveaux amis. Véronique, avec son visage expressif, était réellement photogénique. Quelque chose dans ses traits lui était vaguement familier, mais il ne savait quoi, et même si cela lui revenait assez souvent à l'esprit, il ne le lui en avait pas parlé, par pudeur. Fut-ce l'effet d'une stimulation inconsciente de sa mémoire ?

Un matin, dans son demi-sommeil, il ne reconnut pas la disposition de sa chambre d'hôtel, croyant que la porte se trouvait à droite du lit et la fenêtre en face, comme dans sa maison ; il mit quelques instants à se repérer dans l'espace et tomba dans un état semi-conscient où plusieurs chambres qu'il avait occupées dans sa vie formèrent un carrousel dans sa tête. Il revit pêle-mêle :

- sa chambre d'étudiant en désordre, aux relents de tabac refroidi avec, punaisé en face de son lit, le poster rouge et noir de Che Guevara : « Hasta la victoria siempre »
- une chambre minuscule et grise chez sa marraine, dans le Loir-et-Cher. Un phalène emprisonné dans un vase battait des ailes, produisant un bruit saccadé qui l'empêcha de dormir jusqu'à ce qu'il le libère
- la chambre de l'hôtel, à Delphes, où il dormit un jour avec Sarah. La fenêtre surplombait une vallée profonde, plantée d'oliviers. Ils abandonnèrent le large lit pour contempler les ruines, main dans la main
- la chambre de sa première maison d'homme marié, près de la côte normande. La lumière d'été y pénétrait à flots et il entendait, dans les arbres tout proches, les merles siffler
- dans l'appartement qu'il avait un jour loué à New-York, le réduit à peine éclairé, donnant sur une cour, et qui pouvait à peine contenir un lit.

Ce jour-là, il eut envie de revoir Sarah, et il l'appela pour qu'elle le rejoigne pendant le week-end. Il voulait lui présenter Xavier et Véronique. Elle promit de venir dès le vendredi soir, si les enfants pouvaient être hébergés chez des camarades. Alain reposa son téléphone, le cœur rempli d'expectative.

Lorsque Sarah descendit du train, une joie profonde emplit Alain. Elle portait une veste en cuir noir ouverte sur son corsage orange et une jupe en jean avec des grandes bottes. Le corsage était suffisamment ouvert pour laisser apparaître le haut de son caraco de soie blanc qu'il lui avait offert pour son dernier anniversaire. Elle avait accessoirisé sa tenue d'une parure émaillée, souvenir d'un voyage à Venise dans leur première année de mariage. Son look aguicheur de week-end tranchait avec son style en semaine sans atour et très strict, nécessaire à son statut de professeur en collège. Sur le trajet, il lui expliqua le programme, ils étaient invités samedi soir chez Xavier et Véronique. Sarah, très excitée, débagoulait les différentes péripéties qui lui étaient récemment arrivées : De l'état de santé de sa mère vieillissante et valétudinaire mais qui fallait toujours forcer à voir le médecin aux carabistouilles que leur fils racontait régulièrement dans l'espoir de ne pas aller à l'école. Elle aborda, comme à son habitude, les problèmes multiples de ses élèves et leurs copies qu'elle traitait pour certaines de torche-cul. Elle aimait ce genre d'expressions désuètes qu'elle tentait de sauver de l'oubli, preuve de la richesse de la langue française. Subséquemment, l'esprit d'Alain s'esbigna : il se prenait à penser à tous les endroits qu'il aimerait lui montrer dans cette région et à imaginer la rencontre entre Sarah et ses nouveaux amis. Est-ce que l'alchimie prendrait comme pour lui ? L'hôtel offrait une partie restaurant, avec des menus simples associant les produits du terroir. Ils purent profiter des talents du cuisinier et de ses copieuses salades et montèrent dans la chambre. Le lendemain, le soleil printanier perçait

à travers les persiennes et ils savourèrent cette caresse matinale. Le matin, un tour au marché typique avec ses produits frais et la gouaille des commerçants, les odeurs d'épices, olives, de fruits, et de fleurs lui donna envie d'acheter le nécessaire pour faire un pique-nique. Alain avait repéré une balade avec un point de vue sur la ville et une table. En passant devant un étal de fleuristes, Sarah ne put d'empêcher d'acheter un bouquet d'iris et de mimosa. Elle le déposa à l'hôtel en attendant de l'offrir le soir. Chaque année, ces fleurs lui renvoyaient ses souvenirs de jeunesse. En particulier, le jardin bath de ses voisins d'alors. Elle avait passé des heures à admirer moult espèces savamment entretenues. En particulier, avec leurs enfants, des jumelles, elle apprenait les noms des fleurs et avait appris les différentes techniques de bouturage. Le bouquet violet et jaune était rapidement devenu récurrent sur les photos d'anniversaires qu'ils fêtaient ensemble, enfants du printemps. Elle avait adoré ces temps passés avec eux, mais la mutation de son père puis les études supérieures lui avaient fait perdre le contact. La journée passa très vite et Sarah comprenait ce qui plaisait à son époux dans ces paysages et cette petite ville tellement vivante. Ils arrivèrent devant la devanture de la boucherie à 19h tapantes. La porte s'ouvrit au moment où ils appuyaient sur la sonnette. Sarah poussa un cri et Véronique éclata de rire. Malgré l'âge et les cicatrices de la vie, elles se reconnurent immédiatement. Le bouquet au centre aida enfin Alain à trouver d'où venait ce sentiment de déjà-vu. Les photos d'anniversaire des trois fillettes, puis jeunes femmes lui revinrent en mémoire et il comprit que Véronique était l'une des deux jumelles voisines d'enfance. C'est ainsi que l'on put bientôt lire dans la rubrique des faits divers du journal local la page suivante :

Faits divers :

Le bonheur des retrouvailles :

Sandra et Véronique se retrouvent par le plus heureux hasard

Des iris et du mimosa,



du jaune et
du violet,
ces deux
couleurs
complémentaires qui

symbolisent l'amitié de deux petites filles qui se retrouvaient chaque année dans leurs jardins voisins et qui fêtaient leur anniversaire printanier en s'offrant de manière rituelle ce même bouquet bicolore ...

Véronique et Sandra ne s'étaient



pas revues depuis plus de 3 décennies et c'est complètement fortuitement qu'elles se sont retrouvées la semaine passée

dans la petite boucherie charcuterie de la célèbre bourgade de Veules les roses .

Alain Doinot , mari de Sandra mais aussi journaliste reporter dans le journal local des infos Sottevillaises était venu à la rencontre de Xavier et Véronique Mouton pour immortaliser, pendant qu'ils existent encore, tous ces petits commerces qui promeuvent la qualité des produits locaux , le travail en respect de l'écologie et entre autres choses, le plaisir de vivre et d'œuvrer ensemble à l'échelle des petits territoires comme celui de ce petit bout du pays de Caux...Le journaliste, séduit par la gentillesse et le sens de l'accueil de ces hôtes commerçants avait organisé une rencontre pour leur présenter la compagne de sa vie et c'est sur le seuil de la boucherie qu'elles se sont mutuellement reconnues et jetées dans les bras l'une de l'autre !

La sempiternelle photo d'anniversaire des fillettes autour d'un bouquet printanier de mimosa et d'iris a pu être refaite quelques 35 ans plus tard réunissant cette fois-ci deux familles au grand complet qui, sans connaître cette ancienne histoire s'étaient de nouveau choisies dans l'amitié !

Jessie FLETROQUET (pigiste pour le journal ABC)